

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

Maurice Zundel : Science et vérité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 61-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Maurice Zundel:

Science et vérité

Le livre que publie Marc Donzé *La pensée théologique de Maurice Zundel*¹ m'intéresse au plus haut point, parce qu'il fait réfléchir à l'essentiel. Sur les 328 pages qu'il comprend, je n'examinerai que les pages 61 à 80 sur *Science et vérité* qui situent son épistémologie et aident à comprendre l'ensemble sur lequel je reviendrai avec joie.

Dans la préface, René Habachi nous dit que Marc Donzé a choisi de présenter, comme thèse de doctorat soutenue à l'université grégorienne de Rome, toute l'œuvre de Zundel en vue de la rassembler systématiquement, bien que Zundel procédât par éclair et jaillissement. Mais une thèse est une thèse. Personnellement, j'étudierai en ce chapitre l'aspect philosophique, cédant à un penchant de 45 ans d'enseignement.

Deux chapitres précèdent celui sur lequel je vais me pencher. Dans *Le problème de l'homme*, Marc Donzé y décrit l'itinéraire selon lequel l'homme parvient à être une personne authentiquement elle-même et libre : rompre avec nos déterminismes biologiques et sociologiques par une révolte ou rupture ; se laisser pénétrer, vibrer et émerveiller ; intérioriser l'émerveillement ; accueillir enfin le don de l'Autre et des autres et se donner soi-même. Puis vient le chapitre *Connaissance et art*. Fondé sur la « co-naissance » au sens claudélien de « naître avec », l'art illumine la matière par un au-delà d'elle-même qui a sa source dans notre inconscient et surtout dans notre « supra-conscient » au sens de Jacques Maritain. L'artiste et l'admirateur s'ouvrent à la Beauté infinie.

¹ Editions du Tricorne, collection Buisson ardent, 1211 Genève 26.

Enfin, le troisième chapitre *Science et vérité* où Marc Donzé nous entretient de la position épistémologique de Maurice Zundel et qui sera l'objet de mon étude.

Ambiguïté de la science

Voici un grand savant Oppenheimer tiraillé entre l'émerveillement du savoir et l'angoisse de ses applications : laisser à la porte de son laboratoire toute option personnelle, humaine, affective, politique, pour s'astreindre à travailler en observateur neutre et constater l'application de ses propres découvertes à l'énergie atomique ! D'une part, récuser la manière naïve et immédiate d'aborder le réel et c'est bien dans un tel univers que vivent les humains, et d'autre part, utiliser des appareils sophistiqués pour rendre le monde intelligible au risque d'évacuer ce qui est spécifiquement humain, d'aboutir à produire une humanité de robots, et, par là même, réduire le savant à un pur objet, détruisant ainsi l'activité scientifique elle-même.

Maurice Zundel va montrer que le savant finit par se supprimer s'il ne situe pas sa science dans « une unité dynamique, souligne René Habachi, qui s'approfondit dans la mesure où elle passe du dehors au dedans, portant l'homme à la rencontre d'une réalité sans frontière et l'amenant à devenir Quelqu'un en dialogue avec Quelqu'un ».

La rupture avec le sens commun

Il n'y a pas de vrai savant sans contemplation d'un monde humanisé par des exigences rationnelles, qui manipulent le monde en vue de le comprendre. La science est une rupture avec nos connaissances immédiates de la réalité. Je me demanderai, dans la seconde partie, comment il faut comprendre cette rupture, pour que la référence contemplative ou métaphysique du savant reste possible.

Le savant tend à libérer l'intelligence de sorte que la réalité lui devienne intérieure et transparente en vertu d'exigences rationnelles. Pourtant si admirable que soit l'activité scientifique, ce n'est pas d'abord à elle que Zundel s'intéresse. Cette activité permet à l'intelligence de se libérer de l'obscurité de l'immédiat qui la retenait captive. Il faut vivre l'activité

scientifique avant d'en contempler la lumière. Zundel de rappeler saint Jean : « Il faut **faire** la vérité pour **trouver** la vérité. » Ainsi l'homme se libère en même temps qu'il transforme rationnellement le monde : la cosmogénèse scientifique engendre l'anthropogénèse contemplative.

En dépassant les intuitions spontanées du sens commun, illusions provoquées par la limite de nos sens, l'homme de la raison apparaît dans l'activité scientifique qui comporte en elle-même une référence métaphysique. Elle ne consiste pas à photographier le réel, l'homme crée la rationalité du fait scientifique, implicitement consubstantiel à la connaissance métaphysique. Mais comment ?

La référence métaphysique intrinsèque à la science implique, dira Zundel, non seulement le refus de subir le réel, mais aussi de se subir soi-même. La science tend non seulement à ordonner le réel, mais plus encore à construire l'homme. Sans la science, croit-il, l'univers se dresse devant nous comme le mur d'une prison ! La science ouvre portes et fenêtres, elle nous met en dialogue avec l'univers réel. Mais comment serait-elle possible si l'univers ne cachait pas une Présence personnelle qui réponde à l'homme ?

La chose est-elle si simple ? Einstein était d'un autre avis. Il était ouvert à la valeur contemplative de la science ; ne disait-il pas que la chose la plus incompréhensible, c'est que le monde soit compréhensible ; mais il a toujours refusé un Dieu personnel et cherché à épurer, par la science, les religions monothéistes. « Bien qu'il ait été plus sensible que beaucoup d'autres à tout ce qu'il y a de subjectif et de personnel dans la recherche scientifique, écrit Gérard Leman, il semble avoir eu pour idéal de dépersonnaliser en quelque sorte cette connaissance scientifique, de l'objectiver de manière quasi absolue. » Et selon Paul Guilluy, Einstein ignore « la relation interconsciente d'un sujet à un autre dans le cadre du monde objectif »².

J'essaierai, dans la seconde partie, de montrer que si le dialogue scientifique entre l'homme et le monde révèle le visage de Quelqu'un, c'est qu'il implique le sens commun. Voyons d'abord la solution de Zundel.

² *La Croix*, 1^{er} janvier 1981.

Le dialogue entre le monde et l'homme s'impose : si l'homme n'était qu'un objet, il ne pourrait questionner et s'il n'était qu'un sujet, il ne pourrait rien résoudre. La lumière métaphysique rend possible et établit le dialogue. Mais est-ce possible s'il faut rompre avec le sens commun ?

De plus, le progrès scientifique pose la question de l'homme, de sa survie : la bombe atomique, l'ADN et j'en passe. Un tel progrès « requiert l'homme tout entier et n'est pas compatible avec une existence qui n'a pas atteint la maîtrise de soi ». Ainsi, poursuit Zundel, l'honneur des savants, c'est de lier la science à la dignité de l'homme, à un engagement personnel. Le savant ne libère vraiment le réel que s'il se libère vraiment lui-même, condition pour que la science devienne une valeur humaine. Dans toute science comme dans tout art, l'esprit est mystérieusement aimanté par une exigence qui dépasse aussi bien l'œuvre des savants et des artistes que les savants et les artistes eux-mêmes. Ouverture vers un « x » qui dépasse le monde et l'homme, les savants en témoignent comme Louis de Broglie, Bachelard, Einstein, Jean Rostand et, ajoute Marc Donzé, P. Termier. En résumé, même en rupture avec le sens commun, la science moderne renvoie à ce qu'il y a de plus essentiel à l'homme, à sa dimension métaphysique.

Le troisième terme : Lui

Par l'activité scientifique, le monde devient le miroir de l'homme, l'homme y savoure son œuvre, un monde lumineux par la lumière de l'homme. Le monde répond à l'interrogation de l'homme, il entre en dialogue avec l'homme. La lumière de l'homme n'est pourtant pas la source des réponses qu'il reçoit du monde, bien qu'elle en soit la condition. Comment le monde pourrait-il nous répondre s'il n'était pas un chemin vers une Personne dont la présence à pas de lumière s'impose en nous et par nous en lui ?

Zundel en arrive alors à la présence d'une même intériorité au cœur du monde et au plus intime de nous-mêmes. Une intériorité qui nous féconde et nous fait mûrir, qui nous élève à un troisième terme. D'où trois plans dans la structure de l'expérience scientifique : le monde, l'homme et Lui. « Nous sommes en quelque sorte la dimension spirituelle du monde et nous avons à l'orienter vers Lui. »

Lui, le troisième terme, nous conduit du dehors au dedans, d'un monde subi à un monde compris. Sa fonction est intériorisante, respectueuse de notre liberté et du don de nous-mêmes, mais au sein de notre fragilité qui nous rend capables de Lui être indifférents et même rebelles.

La matière est-elle un chaos mis en ordre par notre esprit ?

Le monde est-il un chaos et peut-on penser qu'il soit intelligible du seul fait que l'homme est intelligent et l'organise en théorèmes ? La conviction du savant est autre. Le monde est intelligible en vertu des lois qui l'organisent et qui fondent la réponse à l'interrogation du savant. Rappelons-nous la réflexion d'Einstein : ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que le monde soit compréhensible, c'est-à-dire intelligible. Il évolue selon des déterminismes, d'où les mêmes réponses aux mêmes interrogations, sans du reste qu'il faille parler d'un déterminisme absolu à la mode du XIX^e siècle. L'étude philosophique des sciences permettra à Zundel de modifier peu à peu sa perspective lyrico-métaphysique du rapport entre le réel et l'intelligence, entre la matière et l'esprit. Il en viendra non plus à poser, dans l'univers, une pensée et une Raison, mais des nœuds intelligibles mouvants, capables de féconder notre pensée. L'être créé a un versant spirituel qui le rend intelligible, et un versant matériel qui limite son intelligibilité d'autant qu'il est plus matériel. La connaissance consiste à découvrir ces nœuds intelligibles tous porteurs d'un élan intérieur qui emporte vers leur Source, Lui.

Ces nœuds intelligibles, versants spirituels, manifestent la présence de l'esprit dans la matière, présence qui la maintient à travers l'espace et le temps, l'oriente et la transcende au point que le savant perçoit la matière dans la lumière de la Source qui se manifeste dans la matière sans que celle-ci devienne spirituelle. Voilà pourquoi il peut dialoguer avec elle et progresser dans la connaissance.

Dès lors connaître la matière, c'est bien davantage que la coder, c'est retrouver en elle la trace de l'Esprit et se libérer soi-même. L'univers où travaille le savant serait comme une circonférence qui devient intelligible par le Centre commun au monde et à l'homme.

« L'artiste a senti que la matière dépasse infiniment la matière et il s'est servi de la matière pour exprimer ce dépassement », le savant comprend

la matière dans l'intelligence elle-même et promeut ainsi l'univers au plan de l'esprit.

Vérités d'un jour, Vérité de toujours

Le progrès de la science est aujourd'hui si rapide qu'un livre scientifique peut être dépassé lors de sa parution. Les dogmes les mieux établis au XIX^e siècle sont balayés. Les évidences deviennent des hypothèses. D'où la tentation d'abandonner la notion de vérité absolue. Et cela même chez tel et tel théologien ! La science ne serait-elle qu'une visée pratique sans possibilité de parvenir à la Vérité ?

Zundel souligne d'abord l'importance de la continuité du progrès scientifique dans le même sens et, du reste, sans la prétention au savoir absolu. Hegel, en cela, est bien oublié. On pourrait rappeler une réflexion d'Henri Poincaré que le Père Garrigou-Lagrange aimait citer : « Quand la vérité s'accroît comme le diamètre d'une sphère, le mystère augmente comme la surface de la sphère. » Seul demeure invariable le troisième terme en raison de sa plénitude.

Ce terme où tout converge, univers et humanité, est visé par toutes les recherches scientifiques. Le savant sait du réel ce qu'il en conçoit, il ne s'y colle pas, il s'en libère, il va toujours plus outre et tend à la rencontre de Celui qui est. Il instaure des phénomènes à travers lesquels il peut soupçonner la Vérité de toujours, présente en eux par lui et en lui. L'objet expérimenté devient scientifique par l'opération du savant en sorte que l'objet scientifique et le sujet savant s'identifient et postulent une Vérité incommensurable à toute formule et à tout savant.

Dès lors, la Vérité centrale n'est pas un rapport entre objet-sujet, mais toujours un au-delà des vérités d'un jour. Elle est bien plutôt un rapport de personne à personne, pensée vivante qui enveloppe à la fois le réel et celui qui en recherche le sens. Invasion de la lumière et libération par la lumière. Malebranche insistait sur la recherche de la vérité et non sur sa possession.

Pour Zundel, la science est finalement la recherche de la Vérité de toujours à travers la forêt des vérités d'un jour. Le mouvement l'intéresse plus que le pointillé, la Source plus que les fleuves, le jaillissement plus que les retombées.

Mais, pourrait-on lui demander, quels sont les savants dont le nombre est toujours plus grand, qui répondent à cette métaphysique vision ? Quels sont ceux qui en viennent à contempler la Forme éternelle et immuable à laquelle serait vouée la vocation scientifique ? Il reconnaît bien qu'il s'agit d'abord pour le savant de construire une œuvre précise, objective et précieuse, déjà si merveilleuse en elle-même qu'elle risque d'en rester à une vague contemplation de l'univers, à la manière d'Einstein lui-même. Mais les plus hautes joies de la découverte s'orientent au moins implicitement vers la Vérité transcendante, ineffable, vivante, universelle, éternelle et personnelle. Pour que le savant devienne pleinement savant, il faut qu'il devienne en même temps un homme authentique.

QUELQUES REFLEXIONS

En Maurice Zundel j'entends l'écho de saint Augustin : passer du dehors au dedans, Dieu plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ; l'écho de saint Bonaventure : itinéraire de la terre au ciel ; l'écho de saint François d'Assise : le Cantique des créatures. Je perçois une concordance profonde avec saint Thomas d'Aquin, hors de tout système, en vibration avec son réalisme, mais aussi une ouverture aux penseurs modernes, en particulier à Gaston Bachelard, si présent à son épistémologie. Echo du passé, mais plus encore pressentiment d'une nouvelle génération de savants, comme Philippe Quentin que j'ai déjà cité.

I.

J'ai étudié l'œuvre de Gaston Bachelard, j'en ai été émerveillé, mais je n'ai pu consentir au kantisme qui pénètre aussi bien son épistémologie que sa poétique. Pour faire court, je me permets de renvoyer, si besoin est, à l'article sur Gaston Bachelard dans *Encyclopedia universalis*.

Je commencerai par une citation de Kant, tirée de sa seconde préface de *La Critique de la Raison pure*. « L'expérience est sans aucun doute le premier produit que l'entendement obtient en élaborant la matière brute des sensations. » Autrement dit, l'expérience est fabriquée par des

catégories innées de notre esprit. Je n'expérimente que des constructions subjectives, je suis prisonnier de ma conscience. Mais voici un coup de théâtre chez les disciples modernes de Kant, appelés néo-kantistes, comme Jean Piaget, condisciple de Zundel et Ferdinand Gonseth. Pour ces derniers, il n'existe pas de catégories innées. Notre esprit produit lui-même ses propres catégories à partir de l'expérience au point qu'il n'y a pas de vérités a priori, mais des hypothèses de travail qui se succèdent et marquent le progrès scientifique. Notre conscience change continuellement de prisons, qu'elle ne cesse de construire. *Huis clos*, de Sartre. Ce que nous appelons le sens commun serait une expérience, immédiate et naïve, une première hypothèse qui enferme les hommes dans leurs langues variables et multiples. Sans doute ce sens commun a une valeur pratique et nécessaire, mais il est faux puisqu'il suppose des substances, des objets en soi, des choses colorées, sonores, chaudes ou froides, que l'expérience scientifique certifie être des illusions, c'est-à-dire des qualités sensibles qui n'ont, comme telles, d'existence que dans les sensations. Seuls sont objets véritables les nœuds intelligibles formulés par les théorèmes. Il faut donc rompre avec le sens commun pour être scientifique.

Zundel suit Bachelard jusqu'à un certain point, il s'en sépare plus encore. D'accord avec lui, Zundel qualifie le sens commun de naïveté immédiate. Si, pour Bachelard, l'homme devient sujet par les objets qu'il produit, n'ayant de liberté que dans la négation de ce qu'il projette, Zundel admet un réel correspondant aux découvertes de la science. Il est réaliste tout en acceptant la rupture avec le sens commun.

L'interprétation que Zundel donne du sens commun n'est certainement pas celle du Père Garrigou-Lagrange, le maître dont il a suivi les cours et qu'il admire à juste titre. J'ai été l'élève de ce grand dominicain de 1927 à 1931 et je sais à quel point il revenait sur le sens commun qui était pour lui la métaphysique qui naît en tout homme et non une connaissance superficielle.

Le sens commun n'atteint pas son objet immédiatement, il n'est pas une connaissance immédiate. Nous connaissons à travers notre activité, d'où la nécessité de la réflexion pour arriver à la vérité. Le sens commun vise son objet directement. Sur quoi porte-t-il ? Il ne porte ni sur nos sensations et nos perceptions, ni sur nos images et nos idées, ni sur nos jugements et nos raisonnements, ni sur notre langage, ni sur

nos théorèmes et nos poèmes. Alors qu'est-ce qu'il peut bien faire connaître ? Ce qui est le plus simple du monde, ce sans quoi il n'y aurait pas d'homme, et par conséquent ni science, ni philosophie, ni art. Tout simplement : nous vivons réellement dans un monde réel. Que cela soit naïf, je le veux bien, mais sans cette naïveté il n'y a plus rien, ni perception, ni image, ni idée, ni jugement, ni raisonnement, ni langage, ni théorème, ni poème. Connaître sans réalité préexistante et indépendante de nous, c'est vouloir faire du plein avec du vide. Voilà ce que refuse le sens commun et peut-être vous-même, à moins que, avec Descartes, vous vous représentiez que vous rêvez toujours. Et encore vous aurez le sens commun que vous êtes réel comme sujet rêvant.

II.

J'en viens maintenant au physicien Philippe Quentin dont les propos rejoignent étonnamment ceux de Zundel et que je fais miens³.

Philippe Quentin en tant que savant se propose fondamentalement la recherche du réel. Le savant idéaliste en demeure dans ses idées. Alors, comment prouverait-il qu'un énoncé est faux s'il n'entrait pas en collision avec le réel ? Quelque chose contredit son hypothèse. Le réel dit ce qu'il n'est pas. Si la mécanique de Newton, par exemple, a été réfutée, cela ne signifie pas qu'elle ne disait rien de réel, mais qu'elle n'est pas la description définitive des lois du mouvement. Il n'y a pas d'erreur sans quelque vérité. Il y a donc un réel dont le savant sait de plus en plus ce qu'il n'est pas.

Le sens commun est au fond de sa méthode scientifique. Et Quentin de citer A. Dalton en prison avec ses frères et qui prépare son évvasion en confectionnant un revolver de savon. « Pour ce faire, il dispose d'un vrai revolver. Son frère Joe découvre le modèle dont il ignorait l'existence et il explose : " Quoi ! tu avais un vrai revolver ? " Dalton a cette réponse sublime : " Pour faire un faux qui a l'air d'un vrai, il faut un vrai, sinon le faux n'a pas l'air vrai, il a l'air faux, pas

³ *Un physicien chrétien témoigne*, propos recueillis par Marcelle L'Huillier, *La Croix*, 8 janvier 1981.

vrai ? " Et de conclure : " C'est parce que, en quelque sorte, il " connaît " l'objet copié, c'est-à-dire le réel, que le scientifique réussit à fabriquer des faux qui marchent. " »

Il n'y a donc pas de rupture entre la science et le sens commun. « Si je ne suis pas réaliste, dit-il encore, je ne puis rien dire sur un proton observé, je n'ai aucune garantie que c'est lui, la même particule que j'observe. » Le but du savant est donc bien fondamentalement la recherche d'un monde réel qui existe indépendamment de la connaissance actuelle que peuvent en prendre des sujets conscients. Que nous sommes loin de Bachelard et de tous les néo-kantiens. Etonnant paradoxe, ce ne sont plus les philosophes modernes qui expliquent la science moderne, bien qu'ils aient contribué à l'approfondissement du réalisme du sens commun.

J'ai tenu à insister sur ce point parce que le réalisme est au cœur de la pensée de Maurice Zundel. Philippe Quentin va rejoindre profondément Zundel. « Ce qui unifie ma vie, dit Quentin, c'est l'expérience que c'est d'un même mouvement que je me tourne vers la matière que j'étudie et vers le créateur de cette matière. » Nous voilà au centre de la vision zundélienne. Et de continuer : « Dieu est toujours présent. C'est nous qui sommes absents, et Dieu infiniment discret. » Le savant atteint le réel parce qu'il n'est pas enfermé dans ses théorèmes. « Le réalisme ouvre à l'altérité. »

A l'inverse de Bachelard pour qui l'homme ne vit que de ses produits, connaissances naïves, théorèmes ou poèmes, pour Quentin comme pour Zundel, l'altérité du réel conduit le savant à la connaissance de soi et de l'autre. « Le mouvement de la connaissance est pour le réaliste un mouvement de désir naissant d'un manque préalable, d'une altérité radicale. Le scientifique réaliste est ainsi naturellement conduit à s'émerveiller, à aimer ce réel à la recherche duquel il s'est attaché. »

Enfin et surtout « l'altérité du monde est plus qu'un " modèle " de l'altérité de Dieu ». Pas de voie ontologique pour aller à Dieu. « La créature que j'étudie, c'est Dieu qui l'a créée. Et donc la connaissance de la créature renvoie à Dieu... La possibilité même d'une " connaissance " du réel m'invite à penser à Dieu qui agit en moi comme un " maître intérieur". C'est ce maître intérieur qui est là, qui allume le désir en moi et qui me lance dans le mouvement spiral de la connaissance : la

connaissance de la créature me renvoie à Dieu. Cette connaissance est amour pour son objet et amour pour celui qui le permet. Le monde objet de la science est celui en qui j'adore Dieu, son Créateur, mon Créateur. »

Et comme Maurice Zundel, Philippe Quentin se tourne vers saint François d'Assise, et renvoie au livre du P. Eloi Leclerc *Sagesse d'un pauvre*⁴ : « *Mais le Seigneur a eu pitié de moi. Il m'a fait voir que la plus haute activité de l'homme et sa maturité ne consistent pas dans la poursuite d'une idée, si élevée et si sainte soit-elle, mais dans l'acceptation humble et joyeuse de ce qui est, de tout ce qui est, (c'est moi qui souligne). L'homme qui suit son idée reste enfermé en lui-même. Il ne communique pas vraiment aux êtres. Il ne fait jamais connaissance avec l'univers. Il lui manque le silence, la profondeur et la paix. La profondeur d'un homme est dans sa puissance d'accueil.* »

Fernand Boillat

⁴ Editions Franciscaines, Paris.